

Michel Volkovitch

Une bonne correction

Qui parmi nous ne s'est jamais fait corriger ? Qui n'a jamais gémi, ou hurlé, en découvrant sur épreuves – et parfois même dans le volume imprimé – son Œuvre maltraitée par des mains impies ?

Cela m'est arrivé, à moi aussi. C'était mon premier travail, pour les célèbres éditions du Perron. J'avais découvert alors que les Mains Impies, dans les grandes maisons du moins, sont de deux types : il y a de petites mains vouées aux tâches terre-à-terre (syntaxe, orthographe, ponctuation...), et de nobles mains directoriales aux pouvoirs plus étendus. Les premières avaient chamboulé mes virgules, que j'avais tenté de rendre expressives et pas seulement grammaticales ; les secondes, entre autres exploits, avaient mis à mort une ou deux métaphores jugées « incohérentes » et carrément châtré le bouquin de ses cinq dernières lignes.

Ensuite, ça s'est calmé. Pendant dix ans j'ai eu de la chance ; mes nouveaux éditeurs m'ont laissé une paix royale ; le grand Maurice N. lui-même, dont j'aurais parfaitement admis qu'il me traite comme un blanc-bec, m'a toujours soigneusement lu, mais sans jamais intervenir. Je pensais que j'étais devenu bon, que désormais cela n'arriverait qu'aux autres. Jusqu'à cette année où j'ai traduit, pour un petit éditeur sympa, un texte de style oral où j'avais rendu tous les « nous » par des « on ». Ce qui m'a soudain paru, à la relecture sur épreuves, trop systématique et un peu lourd. Je me suis donc corrigé, en cinq ou six endroits, faisant alterner les « on » et les « nous ». Il suffit d'écouter les gens parler pour constater à quel point cela se fait couramment. La langue n'est jamais totalement homogène, sinon dans certaines têtes carrées.

Le petit éditeur sympa a scrupuleusement reporté mes repentirs – sauf ceux concernant les « on ». Et qui plus est – quel manque de correction ! –, il

a pris cette décision sans me prévenir, s'imaginant sans doute que je n'ouvrirais pas le livre. Ce qui me vexe encore plus.

Pourtant, j'ai beau toujours relire mes épreuves avec des sueurs froides, et râler intérieurement chaque fois qu'on me corrige – même quand la correction est parfaitement justifiée –, je suis au fond de moi-même heureux d'être relu. Je sais parfaitement combien de fautes en tous genres mes correcteurs m'ont déjà évité. Ils sont un indispensable garde-fou ; et si leur présence devient parfois gênante, leur absence est un mal encore plus grand.

Je crois que le plus mal inspiré des correcteurs a toujours une ou deux bonnes remarques à faire ; les retouches qu'on me suggère m'intéressent toujours, même quand je les refuse ; j'ai même eu la chance, plusieurs fois, d'être relu par d'excellents correcteurs et d'établir une véritable collaboration avec eux – échange qui m'a beaucoup appris sur mon travail et sur le texte, ne serait-ce qu'en m'amenant à formuler, pour convaincre l'autre, ce que je n'avais que vaguement perçu.

La condition essentielle, cela va sans dire, c'est que le dialogue et la transparence doivent prévaloir d'un bout à l'autre, et que le choix final revient au traducteur. Le rôle du correcteur est simplement de proposer. Et il semble bien que tel soit souvent l'usage actuellement, du moins en ce qui concerne les correcteurs proprement dits. Quant aux directeurs de collection, c'est plus compliqué...

Et vous ? Comment imaginez-vous la collaboration idéale entre vos correcteurs et vous ? Parvenez-vous à l'obtenir ? Avez-vous déjà été corrigé de façon, disons, cocasse ? Racontez-nous vos expériences en ce domaine – sans donner les noms de vos bourreaux, et sans trop tomber dans les lamentations. Mieux vaut en rire ! *TransLittérature* publiera certains de vos témoignages, en donnant aussi la parole à quelques-uns de ceux qui vous corrigent, afin de préciser ensemble ce que doit être une bonne correction.

Merci d'envoyer vos réponses à Michel Volkovitch, 108, rue de Montreuil, 94300 Vincennes.